Un romancier en quête de la "fin amor". Tours et détours de l"'amour" dans le "Chevalier au lion"

Corinne Pierreville

▶ **To cite this version:**

Corinne Pierreville. Un romancier en quête de la "fin amor". Tours et détours de l"'amour" dans le "Chevalier au lion". Le Chevalier au lion : histoire(s) d'un mythe, Dec 2017, Grenoble, France. hal-01782082

HAL Id: hal-01782082
https://hal.science/hal-01782082

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Pierreville
Professeur de langue et de littérature du Moyen Âge
Université Jean Moulin - Lyon 3
CIHAM - UMR 5648
Communication présentée lors de la journée d'études de Grenoble, décembre 2017
Le Chevalier au lion : histoire(s) d'un mythe

Un romancier en quête de la *fin amor.* Tours et détours de l'*amour* dans le *Chevalier au lion*[1]

Parler de l'amour dans un roman de Chrétien de Troyes peut paraître une gageure. Que dire de nouveau après les multiples articles et ouvrages abordant cette question[2] ? De fait, les critiques ont déjà souvent noté que l'itinéraire d'Yvain pouvait se rapprocher en une sorte de miroir inversé de celui d'Erec qui oublie les armes dans les bras de sa femme quand Yvain la délaisse sitôt les festivités des noces achevées pour aller tournoyer, l'un et l'autre étant hantés par le spectre d'une même *recreantise*[3]. Emmanuèle Baumgartner a par ailleurs montré de manière convaincante que s'il est difficile de rapprocher l'amour adultère peint dans la *Charrette* de la relation conjugale entre Yvain et sa dame, les deux romans, entre lesquels le poète champenois a voulu créer des jeux d'appels, amplifient l'un et l'autre les mêmes situations et motifs lyriques[4]. En dépit des échos narratifs unissant ainsi subtilement ses œuvres, il me semble que Chrétien propose dans le *Chevalier au lion* une réflexion sentimentale qui reste inédite, à la fois dans sa production littéraire et dans la littérature médiévale en général, tant elle renouvelle ce que l'ancien français nommait *amor* et le degré supérieur de ce sentiment impliqué par l'adjectif *fin.*

---

[1] Cet article reprend et développe le contenu de deux conférences données à l'université de Grenoble et à l'ENS de Lyon les 1er et 14 décembre 2017. Il se limite par commodité au seul exemple du *Chevalier au lion.* Pour une analyse de ce thème dans l'ensemble des œuvres du romancier champenois, je me permets de renvoyer à ma thèse, *La Rivalité littéraire entre Chrétien de Troyes et Gautier d'Arras,* Université Jean Moulin-Lyon 3, 1997, p. 56-68 et 374-476.

[2] Voir par exemple M. Burell, « The Role of *amors*, *seignorie* and *folie* in Chrétien de Troyes's *Le Chevalier au lion* », *New Zealand Journal of French Studies*, 23, 2, 2002, p. 6-14 ; A.H. Diverres, « Chivalry and *fin'amor* in *Le Chevalier au lion* », *Studies in Medieval Literature and Languages in Memory of Frederick Whitehead*, éd. William Rothwell *et al.*, Manchester, Manchester University Press, 1973, p. 91-116.

[3] Voir en dernier lieu A. Corbellari, « Âge d'or et sentiment du progrès dans le *Chevalier au lion* », *Op. cit. revue de littérature et des arts* [En ligne], « Agrégation Lettres 2018 », n° 17, automne 2017 , mis à jour le : 03/11/2017, URL : https ://revues.univ-pau.fr/opcit/244, p. 6, § 11 : « On sait que *Le Chevalier au Lion* est construit en symétrie inverse d'*Erec et Enide*. Si Erec pèche par excès d'amour et défaut de chevalerie, Yvain, au contraire, péchera par excès de chevalerie et défaut d'amour. »

[4] Voir E. Baumgartner, *Chrétien de Troyes, Yvain, Lancelot, La charrette et le lion*, Paris, Presses universitaires de France (Études littéraires, 38), 1992, p. 19-20 et 59-85.

Or est Amors tornee a fable... v. 24

Que la réflexion sur l'amour soit essentielle dans le *Chevalier au lion* est une évidence attestée par la présence du terme dès les premiers vers du roman, quand Chrétien évoque l'activité des chevaliers rassemblés à la cour d'Arthur pour parler :

> d'Amors,
> des angoisses et des dolors
> et des granz biens qu'orent sovant
> li deciple de son covant[5].

Comme le suggèrent ces vers programmatiques, la tâche que se fixe le romancier consiste à illustrer ce qu'est le véritable amour, ce mélange de bonheur, de tourments et de souffrances qui le caractérise, non pas un amour sans nuage donc, mais un amour tumultueux, douloureux, qui débouche certes sur un bien suprême, mais seulement après avoir traversé des épreuves. Le parcours sentimental d'Yvain et de sa dame se dessine déjà ici.

Ces vers liminaires tracent également un portrait de l'amant idéal par opposition à l'amant trompeur. Certains de ses contemporains, affirme Chrétien, se vantent d'être amoureux, ils :

> dient qu'il aiment, mes il mantent, v. 26

et ces menteurs ne trahissent peut-être pas seulement les dames, mais eux-mêmes en voulant se convaincre de la vérité des sentiments qu'ils revendiquent. Au temps jadis convoqué par le *topos* de la *laudatio temporis*[6]*,* d'autres au contraire étaient pourvus des plus fines qualités par le simple fait d'aimer et ils devenaient :

> cortois ...
> et preu et large et enorable, v. 21-22

associant ainsi les manières les plus raffinées de la cour à la vertu, au courage inspirateur de prouesse, à la générosité essentielle à l'équilibre féodal, ce qui les rendait dignes d'honneur, d'estime et d'admiration. On retrouve dans ces vers l'un des principes fondamentaux de la *fin amor* exposé sensiblement à la même période par André le Chapelain dans son *Traité de l'amour courtois* et chanté depuis presque un siècle par les troubadours[7]. L'amour idéal pare

---

[5] Vers 13-16. Le texte est cité d'après notre édition, *Chrétien de Troyes. Le Chevalier au lion,* édition bilingue établie, traduite, présentée et annotée par C. Pierreville, Paris, Champion, 2016.

[6] Voir M.-L. Ollier, « Le discours en "abyme" ou la narration équivoque », *Medioevo Romanzo,* 1, 1974, p. 351-364 (et plus particulièrement p. 356).

[7] André Le Chapelain, *Traité de l'amour courtois,* éd. par C. Buridant, Klincksieck, Paris, 1974. J'ai analysé les rapports entre ce traité et les romans de Chrétien de Troyes dans ma thèse (*op. cit.* note 1) p. 405-447.

les amants de mérites et les incite à se surpasser continuellement afin de se rendre dignes de la femme qu'ils aiment grâce à l'excellence de leurs qualités et de leurs exploits[8].

Comment la relation sentimentale entre Yvain et la dame de Landuc s'inscrit-elle dans ce programme brièvement esquissé ? Yvain paraît d'emblée appartenir à la catégorie des amants parfaits de jadis dont Chrétien se propose de parler dans l'*incipit*, puisqu'il vit à l'époque mythique d'Arthur, rejetée dans un chronotope nettement antérieur au temps de la fiction, comme l'atteste l'opposition entre le passé arthurien et le présent contemporain du narrateur dans les tout premiers vers du roman[9]. Il me semble pourtant qu'il n'est pas seulement le modèle de l'amant idéal, mais qu'il unit en lui-même les deux types antagonistes d'amants évoqués dans les vers liminaires, deux types d'amants correspondant à deux stades différents de son apprentissage sentimental.

Au début du récit, Yvain, encore célibataire, découvre l'amour dans la forteresse de Landuc en s'éprenant de la femme du chevalier qu'il a blessé à mort. Réactualisant les clichés de l'amour courtois, il aime au sens propre son ennemie, la femme qui le hait le plus au monde puisqu'il a tué son époux :

> Son cuer a o soi s'anemie,
> s'ainme la rien qui plus le het[10].

La disposition des termes dans le vers 1363 qui s'ouvre avec le verbe *aimer* et place le verbe *haïr* à la rime fait transparaître la problématique de l'amour et de la haine sur lequel le roman propose des variations suggestives. Yvain n'est pas seulement retenu dans la prison métaphorique d'Amour, bien connue du public de l'*Eneas*[11], mais de manière plus originale, il est dans le même temps captif du château de Landuc qu'il refuse de quitter en toute discrétion

---

[8] Parmi une très abondante bibliographie, voir M. Accarie, « Courtoisie, *fine amor* et amour courtois. La course à la marginalité dans la civilisation féodale », *Marginalité et littérature. Hommage à Christine Martineau-Genieys,* Nice, ILF-CNRS, 2001, p. 1-28 ; A. Corbellari, « Retour sur l'amour courtois », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes,* 2009, 17, p. 375-385 ; S. Haines, « Chrétien de Troyes and courtly love », *Poetry and philosophy from Homer to Rousseau. Romantic souls, realist lives,* Palgrave Macmillan UK, 2005, p. 94-96 ; J.-H. Kim, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité*, Paris, Champion, 2012 ; R. Schnell, « L'amour courtois en tant que discours courtois sur l'amour », *Romania,* CX, 1989, p. 72-126 et 331-363.

[9] Voir par exemple les vers 1-18 : *Artus... tint cort si riche come rois..../ Mes or i a molt po des suens [=Amors]*.

[10] Vers 1362-3. Voir aussi le monologue des vers 1456-63 : *« toz jorz amerai m'anemie [...]/ Et doit me ele ami clamer ?/Oïl, voir, por ce que je l'aim. »*

[11] Vers 1942-4 : *que sanz prison n'est nus amis/ Por ç'a droit se prison le clainme/ que sanz prison n'est nus qui ainme* ; Voir *Enéas*, v. 10051-3 : *« Manderay li com fins amis/ en quel destroit ele m'a mis/ en sa douce prison serree*. »

au nom d'Amour et de Honte, l'amour qu'il ressent pour la dame, la honte de ne pouvoir fournir une preuve de sa victoire sur Esclados et de subir à nouveau les railleries du sénéchal Keu[12].

Narration et monologues amoureux alternent afin d'évoquer l*'innamoramento* et ses effets selon une casuistique courtoise aisément identifiable[13]. Amour personnifié pourchasse Yvain pour s'emparer de lui et frappe son cœur d'une blessure dont la gravité s'accroît à proximité de celle qui pourrait le guérir - on reconnaît la métaphore de la blessure amoureuse et de l'amour médecin déjà présentes chez les poètes de l'Antiquité[14]. Yvain subit des maux bien connus des amants. Il se désespère à l'idée de n'être jamais aimé en retour :

> ... mes de son voloir se despoire,
> car il ne puet cuidier ne croire
> que ses voloirs puisse avenir. v. 1427-9

Les jeux de répétition autour de l'infinitif substantivé *voloir* associé par ses sonorités aux verbes *despoire* et *croire* nié laissent transparaître les liens étroits qui se tissent entre désir et désespoir. L'obsession amoureuse affaiblit le héros comme une maladie qui le laisse *trespansé et vain* (v. 1549)*,* « faible, épuisé, abattu ». Dans un roman où la folie tient une place si importante, le héros en expérimente les premières atteintes quand il constate qu'Amour a chassé loin de lui toute conduite raisonnable et qu'il peut désormais *se tenir por fos* puisqu'il désire ce qu'il ne pourra jamais obtenir (v. 1430-1). Mais Amour lui dispense aussi ses douceurs et le réconforte de *son miel et de ses bresches,* ses rayons de miel (v. 1358), image si inédite d'ailleurs que Guiot ne l'identifie pas et place *lermes* à la place de *bresches*, brisant la rime pour insister sur l'alliance oxymorique de la douleur et du plaisir dans le cœur de l'amant. À la manière d'un parfait ami, Yvain accepte néanmoins la domination exercée sur lui par sa dame et par Amour, sans chercher à lutter contre les sentiments qu'il éprouve[15]. Et il ne manque pas de critiquer les amants qui tentent de s'y soustraire, les accusant de trahison, le crime le plus grave dans une société féodale reposant sur la parole donnée :

---

[12] *Chevalier au lion*, vers 1533 et 1567-79. Amour et Honte s'unissent ici pour qu'Yvain reste dans la forteresse de Landuc, alors qu'Amour et Raison s'opposent dans le cœur de Lancelot au moment où il hésite à montrer dans la charrette d'infamie qui lui permettra de retrouver la reine. Voir *Chrétien de Troyes. Le chevalier de la charrette,* éd. C. Croizy-Naquet, Paris, Champion, 2006, v. 365-377.

[13] Voir E. Faral, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age*, Paris, Champion, 1913. Pour une description complète des métaphores précieuses utilisées dans le *Chevalier au lion* et leurs liens avec les œuvres d'Ovide, la poésie des troubadours et le roman d'*Eneas,* voir mon ouvrage *Gautier d'Arras. L'autre Chrétien,* Paris, Champion, 2001, p. 304-307 et ma thèse, *La Rivalité littéraire entre Chrétien de Troyes et Gautier d'Arras, op. cit*, p. 60-65 et 376-386.

[14] Vers 1361, 1370-1378. Voir *Ovide*. *Les Remèdes à l'amour,* éd. et trad. H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, réimpr. 2014 ; *Enéas*. *Roman du XII^e^ siècle*, éd. J.-J. Salverda de Grave, Paris, Champion, 1983 et 1985, v. 1502 et 7969-7974 pour les premières occurrences des deux motifs dont les sources sont analysées par E. Faral, *Recherches sur les sources latines..., op. cit.,* p. 145-148.

[15] Vers 1444-5 : *« estre m'estuet an son dongier/ toz jorz mes, des qu'Amors le vialt. »*

« Qui Amor en gré ne requialt,
des que ele antor li l'atret,
felenie et traïson fet. » v. 1446-8

Usant d'un présent de vérité générale et d'une relative indéterminée qui apparentent ses paroles à une formule gnomique, le héros cède à la tentation de juger le comportement amoureux d'autrui, comme si le fait d'aimer lui en donnait désormais le droit. Quand arrive enfin le moment de déclarer sa flamme, il sait user de tous les raffinements de la rhétorique courtoise. Il reconnaît la puissance de la force qui l'attache à sa dame et évoque la manière dont sa beauté a frappé ses yeux avant de pénétrer jusqu'à son cœur (v. 2017-24), enchaînant les réponses à ses questions dans des octosyllabes dont le rythme évoque les stichomythies théâtrales. Comme elle feint de ne pas comprendre qu'elle est aimée et qu'elle emploie des questions oratoires portant sur un terme précis pour relancer leur dialogue, conformément au procédé rhétorique de la *correctio*[16], il finit par avouer explicitement son amour :

– Amer ? Et cui ? – Vos, dame chiere.
– Moi ? – Voire voir. – An quel meniere ?
– An tel que graindre estre ne puet,
en tel que de vos ne se muet
mes cuers n'onques aillors nel truis,
en tel qu'aillors pansser ne puis,
en tel que toz a vos m'otroi,
an tel que plus vos aim que moi,
en tel, s'il vos plest, a delivre,
que por vos vuel morir ou vivre. v. 2025-2034

L'anaphore de la locution conjonctive *en tel que* prend le relais de la *correctio* pour exprimer la flamme amoureuse animant Yvain. Ce dernier se montre convaincu d'être parvenu à une intensité insurpassable dans le sentiment amoureux et il reprend le *topos* du cœur donné à la femme aimée, avant de se soumettre à ses désirs et à ses moindres volontés, se déclarant prêt à accepter avec joie de mourir de sa main. Sa déclaration, mêlant la pudeur des métaphores courtoises à l'aveu passionné[17], lui gagne définitivement le cœur de la dame.

À ce stade du roman, Yvain a donc été choisi par Amour qui a délaissé tous les autres cœurs pour investir totalement le sien, dans une image renouvelant le *topos* de la domination sans partage exercée par le dieu Eros sur l'amant des *Amores* d'Ovide (I, II, 10). Yvain a prouvé sa maîtrise parfaite du discours courtois et il est persuadé de ne pouvoir aimer davantage la dame

[16] Voir G. Raynaud de Lage, « Le procédé de la *correctio* chez Chrétien de Troyes », *Centro de Estudos filologicos,* Lisboa, t. II, 1961, p. 145-9.
[17] Voir Philippe Ménard, « La déclaration amoureuse dans la littérature arthurienne au XII^e^ siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 13, 1970, p. 32-42 (ici p. 41-42).

de Landuc. Mais Chrétien estime-t-il qu'il l'aime vraiment ? Le héros a-t-il compris ce qu'est le véritable amour ? De menus détails disséminés par le poète champenois dans son texte nous invitent à poser ces questions. Comme on l'a déjà souvent remarqué[18], la scène d'*innamoramento* du *Chevalier au lion* est particulièrement originale car Yvain s'éprend de la veuve d'Esclados alors qu'elle est en deuil, qu'elle pleure, qu'elle lacère sa peau de ses ongles. Or, non seulement le héros ne ressent pas la moindre culpabilité à la pensée de ce veuvage qu'il lui a imposé, mais il aimerait la voir mettre un terme rapide à ces manifestations de douleur. Et pour quel motif ? Au nom de la compassion qu'il ressent à son égard ? De son inquiétude pour les blessures qu'elle pourrait s'infliger ? Pas le moins du monde. Il souhaite la voir cesser son deuil car elle serait alors une :

« ...mervoille fine
a esgarder s'ele fust liee ». v. 1490-1

Aux yeux d'Yvain, l'expression de ce deuil nuit à la beauté de la dame et au plaisir qu'il prend à l'observer. Dans ces conditions, sa volonté de la rejoindre pour prendre dans les siennes les mains dont elle se déchire[19] découle-t-elle vraiment de l'empathie suscitée en lui par la douleur qu'elle exprime ou d'un besoin plus instinctif d'approcher et de toucher l'objet de son désir ? L'affect érotique est-il suscité par un attendrissement de la sensibilité ou se nourrit-il au contraire du désespoir manifesté par cette dame éplorée, dans un élan de désir dont ne seraient pas totalement absentes des pulsions plus sadiques[20] ?

Il est par ailleurs surprenant de voir le héros se consoler à l'idée d'aimer une femme auxquelles les circonstances interdisent de répondre à son amour, puisqu'il a tué son époux, grâce au cliché misogyne de la versatilité féminine :

« ... fame a plus de cent corages.
Celui corage qu'ele a ore
espoir changera ele ancore.
Ainz le changera sanz espoir ! » v. 1438-42

Les remarques misogynes ne détonnent pas dans la bouche du sénéchal de Landuc, personnage antipathique par excellence, qui reproche aux femmes d'être *chose avere/ de voir dire et de mantir large* (v. 4408-9), réquisitoire visant surtout à justifier la mise en accusation qu'il inflige

[18] Voir par exemple M. Accarie, « Faux mariage et vrai mariage dans les romans de Chrétien de Troyes », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 38, 1979, p. 25-35.
[19] Vers 1300-1302.
[20] Nous rejoignons ainsi l'interprétation de Jean-Marie Fritz qui parle à propos de cette scène d'un « *innamoramento* singulier, insolite, voire pervers » in « Le corps dans le *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes », *Op. cit. revue de littérature et des arts* [En ligne], « Agrégation Lettres 2018 », n° 17, automne 2017 , mis à jour le : 03/11/2017, URL : https ://revues.univ-pau.fr/opcit/244, p. 10, § 26.

à la conseillère de sa suzeraine. De même, le lecteur n'est pas surpris de découvrir de petites piques à l'égard du comportement féminin dans le discours de Gauvain qui n'a rien du parangon de l'amour courtois et préfère les amourettes sans conséquence. Voir le neveu d'Arthur affirmer qu'une femme est un être versatile *qui a tost s'amor reprise* (v. 2497) ferait presque sourire de la part d'un chevalier oubliant si vite ses engagements. Mais que le héros du roman s'approprie ce stéréotype sexiste fort ancien qui remonte au moins à Virgile[21] suggère la superficialité des sentiments qu'il éprouve à ce stade du récit, alors qu'il est tout entier dominé par la puissance du désir.

Yvain est encore bien loin de la sacralisation de la dame aimée prônée par la *fin amor*. L'amour qui l'anime semble en fait s'apparenter à ce que l'Église médiévale nommait *amor,* c'est à dire une passion violente, charnelle, qui se confondait avec la *cupiditas*, par opposition à la *caritas,* l'amour de charité[22]. Le mariage, conclu en trois jours (v. 1846), permet d'ailleurs au désir d'être assouvi sitôt éveillé, et l'épouse est quittée deux semaines après les noces pour courir les tournois. Dans ces conditions, est-il vraiment surprenant qu'Yvain ne respecte pas le délai d'un an que sa dame avait fixé à son retour ? Il a beau lui déclarer qu'elle est *[s]es cuers et [s]'ame/ [s]es biens, [s]a joie et [s]a santez* aux vers 2552-3, il a beau vouloir être un *colons* au vers 2584 pour la retrouver à sa guise, et le narrateur a beau employer la métaphore du cœur arraché au corps au moment de la séparation des époux (v. 2643-60), l'amour qu'Yvain porte à sa dame est pour le moment moins essentiel à ses yeux que sa réputation chevaleresque ou que le compagnonnage guerrier. Ce n'est pas encore pour lui une vertu supérieure à toute autre. Comme l'affirme la messagère de Landuc envoyée à la cour d'Arthur, Yvain :

> « ... se feisoit verais amerres,
> s'estoit fos souduianz et lerres. » v. 2724-5

Yvain lui-même voulait croire qu'il était un amant idéal, mais dans sa folie – et on voit ce thème majeur ressurgir une nouvelle fois ici -, il a trompé la dame pour lui voler son cœur. Il pensait lui porter un parfait amour, mais il a trahi à la fois son épouse et Amour en leur préférant les vains exploits d'un chevalier tournoyeur. En fait, le *dire* courtois, si présent dans le premier tiers de la narration, n'allait pas de pair avec un attachement d'une qualité exceptionnelle. Pour le poète champenois, il paraît vain que l'amant maîtrise à la perfection le langage amoureux s'il ne correspond pas à une expérience intime de l'amour le plus exigeant. Yvain n'aura d'ailleurs plus besoin de ces ornements de style pour implorer le pardon de sa dame à la fin du roman.

[21] Les propos d'Yvain s'inspirent d'un proverbe médiéval *Cueur de femme est tost mué* (Morawski 435) qui adapte un passage de l'*Enéide* de Virgile : *Varium et mutabile semper femina* (IV, 569-570).
[22] Sur ces distinctions, voir P. Imbs, « De la *fin'amor* », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 3, 1969, p. 265-285.

Certes, il les emploie encore quand il se présente incognito devant elle après avoir remporté le combat contre le sénéchal et ses frères :

> « Dame, vos enportez la clef,
> et la serre et l'escrin avez
> ou ma joie est, si nel savez ! » v. 4626-8

L'utilisation de cette casuistique courtoise stéréotypée à ce moment du récit me semble alors suggérer que le héros n'a parcouru que la moitié de l'itinéraire le menant à la perfection amoureuse. Quand il l'a atteint, il n'a plus besoin de ces métaphores précieuses. Leur dernière apparition dans le roman se situe significativement à *Pesme Aventure.* La fille du seigneur est si belle qu'à sa vue, nous dit Chrétien, le dieu Amour lui-même serait devenu homme et se serait frappé d'une de ses flèches suscitant une plaie dont on ne peut guérir quand on aime loyalement (v. 5371-82). Cette magnifique jeune femme n'est pourtant pas gênée le moins du monde par la funeste coutume régnant dans sa demeure ou par les demoiselles dépérissant dans l'ouvroir de son château et elle ne suscite pas la moindre émotion affective chez Yvain. Si Chrétien renonce alors à broder sur la métaphore de la blessure amoureuse (v. 5385-90), c'est peut-être moins en raison de l'incapacité de son auditoire à s'intéresser à l'amour que pour privilégier un discours vrai, libéré des *songes* d'une casuistique creuse, et allant de pair avec des sentiments authentiques.

Par ailleurs, si la rhétorique courtoise se révèle défaillante à exprimer le véritable amour, la *merveille* est également tenue en échec dans le roman, car Yvain oublie de revenir auprès de sa dame en dépit de l'anneau magique qu'elle lui avait donné et qui devait permettre à l'amant de toujours se souvenir de son amante :

> « Prison ne tient ne sanc ne pert
> nus amanz verais et leax,
> ne avenir ne li puet max,
> mes qui le porte et chier le tient
> de s'amie li resovient. » v. 2606-10

Cet anneau d'invincibilité était aussi un anneau mnémonique, propre à garder toujours vivant l'image de la dame dans le cœur de l'amant. Or s'il remplit indéniablement sa première fonction, Yvain n'étant jamais vaincu dans les tournois auxquels il participe, il échoue dans la seconde puisque le héros ne prend conscience d'avoir outrepassé le délai qui lui était fixé que trois mois trop tard. La *merveille* se révèle impuissante face aux défaillances du cœur humain. L'oubli d'Yvain résulte-t-il du fait qu'il n'est pas encore, à ce moment-là du roman, un *amanz verais et leax*, contrairement à ce qu'il veut croire ? Il aurait ainsi annihilé le pouvoir de cet anneau, faute d'éprouver pour sa dame l'attachement qu'elle attendait de lui.

...N'est ce amors antiere et fine ? v. 6007

Yvain n'en reste pourtant pas à un échec sentimental. Chrétien a souhaité qu'il découvre lui aussi que l'amour peut devenir un principe de perfectionnement pour un chevalier, mais il doit à cette fin traverser plusieurs épreuves, dont la folie qui renouvelle la métaphore amoureuse largement exploitée par Ovide dans les *Métamorphoses* puis par l'*Eneas* en la concrétisant de manière dramatique[23], et la haine de soi, sentiment nettement plus inédit dans la littérature médiévale. Répudié par son épouse pour avoir négligé le délai fixé à son retour, conscient de ses manquements à son égard, Yvain devient fou au sens littéral, et quand il recouvre la raison, la prise de conscience aiguë de la faute qu'il a commise l'amène à éprouver aversion et mépris pour lui-même, au point d'envisager le suicide :

Au revenir molt se blasma
de l'an que trespassé avoit,
porcoi sa dame le haoit,
et dit : « Que fet, quant ne se tue,
cil las qui joie s'est tolue ?
Que fais je, las, qui ne m'oci ?
Comant puis je demorer ci
et veoir les choses ma dame ?
En mon cors porcoi remaint ame ?
Que fet ame an si dolant cors ?
Se ele an ert alee fors,
ne seroit pas en tel martire.
Haïr et blasmer et despire
me doi voir molt, et je si faz.
Qui pert sa joie et son solaz
par son mesfet et par son tort
molt se doit bien haïr de mort. » v. 3522-38

Comme l'a fort bien analysé Marie-Noëlle Lefay-Toury, les héros des romans médiévaux n'ignorent pas la tentation du suicide, en dépit de la condamnation que l'Église médiévale faisait peser à son encontre[24]. Le désir de mort que ressent brutalement Yvain est ici suscité par au moins trois émotions distinctes, la douleur, la honte et le mépris qu'il ressent à l'égard de lui-même en prenant conscience qu'il est devenu, par sa faute, un objet de haine pour sa dame. Il a alors repris assez de force pour se confronter à cette souffrance morale sans perdre à

[23] Voir *Ovide*. *Les Métamorphoses,* éd. et trad. G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 2009, IX, 635ss et XIV, 422 ss. ; *Enéas, op. cit.,* v. 1391, 1408,1884, 8134, 8211, 8279 etc.
[24] M.- N. Lefay-Toury, *La Tentation du suicide dans le roman français du XII^e siècle,* Paris, Champion Essais, 1981.

nouveau la raison, mais la dissociation qu'il effectue entre un *je* et un *il* qui n'est autre que lui-même montre son incapacité à résoudre seul son conflit intérieur.

Deux interventions extérieures lui permettent de briser ce cercle autodestructeur, celle du lion et celle de Lunete. Le lion qu'Yvain délivre du dragon dans la forêt de Brocéliande ne lui indique pas seulement la voie de l'héroïsme chevaleresque par les valeurs qu'il symbolise, la noblesse, la bravoure, la hardiesse au combat et la détermination à éradiquer le mal[25]. Il incarne aussi un idéal affectif, car sa fidélité et son dévouement à l'égard de ce chevalier venu à son secours ne connaissent pas de limites. Il ne cesse de protéger Yvain, de veiller sur lui et de le seconder dans les combats qu'il doit mener. Son abnégation va jusqu'au sacrifice ultime, jusqu'à la volonté de mourir quand il croit son maître mort (v. 3500-13). Le lion tend ainsi à Yvain le miroir du véritable attachement affectif, fait de fidélité exemplaire et du don absolu et désintéressé de soi à l'autre, ce qui permet de mieux comprendre les jeux d'échos qui se tissent entre l'attitude du lion et celle d'Enide lors de la scène surprenante où l'animal tente de se transpercer avec l'épée de son maître qu'il croit mort. La femme et l'animal que tout oppose vouent à l'homme qu'ils aiment un amour tout aussi exemplaire. Le lion, double du héros dont il devient l'emblème, permet aussi à Yvain de se réconcilier enfin avec lui-même et de retrouver l'amour de soi. En effet, si le lion lui voue un *amor* sans borne – Chrétien évoque *la grant amor qu'an lui ot* au vers 3449 - Yvain quant à lui aime le lion *autretant … come [s]on cors* (v. 3792). En s'attachant au lion, son double, en vouant de l'affection à cet autre lui-même, Yvain renonce à la haine de soi, à l'autophobie dirait-on aujourd'hui. Le lion lui tend un miroir dans lequel il peut reconnaître ses qualités et réapprendre à s'aimer, processus qui paraît indispensable pour s'ouvrir à l'amour de l'autre. La psychanalyse contemporaine ne désavouerait sans doute pas Chrétien de Troyes quand il suggère que pour aimer véritablement autrui, il faut d'abord être capable de s'aimer soi.

Lunete, quant à elle, enseigne à Yvain une autre forme d'*amor,* une amitié exemplaire[26]. Elle est d'une loyauté et d'un dévouement absolus envers lui. Elle l'aide quand il est captif dans la forteresse de Landuc et lui permet d'échapper à ses ennemis en lui remettant un anneau d'invisibilité. Elle déploie des trésors d'ingéniosité afin de satisfaire son inclination naissante pour sa maîtresse et lui permettre de l'épouser. Elle ne formule jamais le moindre reproche ou

[25] Sur le rôle du lion dans ce roman dont il devient un personnage à part entière, voir en dernier lieu J. Dufournet, « Le lion d'Yvain », *Le Chevalier au lion. Approches d'un chef d'œuvre, op. cit.,* p. 77-104 et M. Stanesco, « Le lion du chevalier. De la stratégie romanesque à l'emblème poétique », *Littératures*, 19, automne 1988, p. 13-35.
[26] Voir E. Germain, « Lunete, Women, and Power in Chrétien's *Yvain* », *Romance Quarterly*, 38:1, 1991, p. 15-25 ; M. Stanesco, « Le chevalier au lion d'une déesse oubliée : Yvain et "Dea Lunae" », *Cahiers de Civilisation Médiévale,* 1981, 95-96, p. 221-232 ; J.M. Sullivan, « The Lady Lunete : Literary Conventions of Counsel and the Criticism of Counsel in Chrétien's *Yvain* and Hartmann's *Iwein* », *Neophilologus*, 85:3, 2001, p. 335-354.

la moindre plainte à son encontre pour avoir outrepassé le délai fixé par sa dame et provoqué une colère dont elle a dû payer le prix en étant emprisonnée, puis menacée de mort. Elle est prête, elle aussi, à se sacrifier pour lui et préfère mourir sur le bûcher plutôt que de le voir perdre la vie en tentant de la sauver. Elle œuvre enfin inlassablement à le réconcilier avec sa maîtresse. Cette demoiselle qui trouve son bonheur dans le bonheur d'autrui incarne l'altruisme par excellence et un sentiment resté inédit dans la littérature médiévale, l'amitié parfaite entre un homme et une femme.

Les auteurs du Moyen Âge, à l'imitation des auteurs de l'Antiquité, ont souvent chanté l'amitié entre deux hommes. On pense par exemple à la relation entre Roland et Olivier ou Ami et Amile dans la chanson de geste, et à celle de Claris et Laris dans le roman arthurien[27]. Le compagnonnage guerrier d'Yvain et Gauvain s'avère néanmoins décevant dans le roman en dépit de leurs revendications d'amitié et d'estime réciproques. Le héros ne cache pas que l'affection qu'il porte à Gauvain est supérieure à toute autre, qu'il l'aime *plus c'ome del monde* et Gauvain, dit-il, l'a *amé toz jorz/ et enoré an totes cors*[28]. C'est pourtant Gauvain qui pousse Yvain à quitter sa dame sitôt après les noces, c'est lui encore qui ne le laisse pas partir à temps pour rentrer à Landuc au bout d'un an et honorer sa promesse, comme le prouve une intervention auctoriale au sein du récit :

> Et je cuit qu'il le passera,
> que departir ne le leira
> messire Gauvains d'avoec lui. v. 2669-71

Brisant l'enchaînement chronologique des épisodes, la voix du narrateur surgit dans ces vers proleptiques pour préparer le retournement de situation faisant passer Yvain du statut de mari épris et de chevalier comblé à celui de seigneur déchu et d'époux banni de son propre royaume. La responsabilité de Gauvain dans cette chute n'est pas minorée, lui dont l'identité est mise en valeur par l'enjambement des vers 2670-2671[29] et par l'emploi du terme honorifique *messire*

---

[27] Sur l'amitié virile au Moyen Âge, voir Micheline de Combarieu du Grès, *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste (des origines à 1200),* Aix, Publications de l'Université de Provence, 1980 ; Regina Hyatte, *The Arts of Friendship : the Idealization of Friendship in medieval and early renaissance Literature*, ed. by E. J. Brill, New-York, 1994 ; Huguette Legros, *L'Amitié dans les chansons de geste à l'époque romane*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 2001.

[28] Vers 6278-82. Voir aussi le vers 4039 : *« monseignor Gauvain que j'aim molt »* et l'affirmation d'Arthur au vers 6366-7 : *« Seignor, fet il, antre vos deus/ a grant amor. »*

[29] Sur les particularités de la versification dans le *Chevalier au lion,* voir D. James-Raoul, *Chrétien de Troyes. La griffe d'un style,* Paris, Champion, 2007, p. 491-502, 518-523 et 663-683 et « La brisure du couplet dans le *Chevalier au lion* », *op. cit.,* 17, 2017 mis à jour le : 03/11/2017, URL : https://revues.univ-pau.fr/opcit/243 ; B. Woledge, « Notes on Rhythm in Chrétien's *Yvain* », *The Legend of Arthur in the Middle Ages,* ed. P.B. Grout, R.A. Lodge, C.E. Pickford, E.K.C. Varty, *Arthurian Studies* 7, Cambridge, 1983, p. 213-226.

qui lui permet d'occuper à lui seul six syllabes de l'octosyllabe[30]. C'est encore Gauvain qui n'esquisse pas un geste ou une parole quand Yvain est publiquement pris à parti par la messagère de Landuc. Rien ne l'empêchait pourtant d'intervenir pour préciser devant les chevaliers assemblés qu'il avait lui-même provoqué le retard d'Yvain en l'attirant sans cesse dans de nouveaux tournois. Son silence contraint le héros à endosser seul la responsabilité de cette faute et quand il s'éloigne honteux de l'assistance, les blancs du texte suggèrent que le neveu d'Arthur ne cherche ni à le rejoindre, ni à le réconforter. L'amitié que Gauvain porte à Yvain paraît alors aussi faillible que le soutien et l'amour qu'il promet aux demoiselles dont il croise la route[31].

La vigilante affection de Lunete n'est en revanche jamais prise en défaut. Parallèlement à la relation amoureuse unissant Yvain et sa dame, le roman me paraît illustrer un autre type de *fin amor,* un modèle exemplaire d'amitié, de dévouement désintéressé à l'ami, d'autant plus original qu'il ne connaît pas d'équivalent au Moyen Âge. Chrétien a joué sur la polysémie des termes médiévaux pour suggérer la perfection de ce lien amical idéal, car le substantif *amor* est employé pour évoquer l'attachement de Lunete à Yvain[32] et les sentiments que lui porte le héros s'expriment grâce au verbe *aimer* ou au substantif *amie*[33]. On sait que le terme *amour* en ancien français pouvait s'appliquer à tous les stades de l'attachement, de l'amitié à la passion amoureuse. Je me demande si l'innovation majeure du *Chevalier au lion* n'est pas d'exposer grâce à Yvain et Lunete un modèle inédit de *fin amor,* une amitié parfaite, sublime, exemplaire, entre un homme et une femme.

Quand Yvain retrouve Lunete emprisonnée dans la chapelle jouxtant la fontaine, il découvre les conséquences dramatiques de sa négligence, la perte de confiance de la dame envers sa conseillère soupçonnée de trahison et le châtiment de mort dont elle est menacée[34]. Alors que

---

[30] Sur l'utilisation du terme *messire* qui n'est employé dans le roman qu'à propos de Gauvain, Yvain et de Keu, voir L. Foulet, « Sire, Messire », *Romania*, 71, 1950, p.1-48 et plus particulièrement p.19-23 ; J .Frappier, *Étude sur « Yvain » ou le « Chevalier au lion » de Chrétien de Troyes*, Paris, SEDES, 1969, p. 142-143 et Y. Mosset, *La Règle et le temps. Sur le « Chevalier au lion » de Chrétien de Troyes,* Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre-CNED 2017, p. 44-45.

[31] Sur les failles que dissimule le soleil de la chevalerie, voir J. H. Adams, *Le Rôle de Gauvain dans le roman breton*, thèse de l'Université de Bordeaux, 1970 ; M.-Fr. Alamichel, *Le personnage de Gauvain dans la littérature européenne du Moyen Âge,* Medievales, Presses du Centre d'Études Médiévales de Picardie, 2015 ; K. Busby, *Gauvain in old French Literature*, Amsterdam, Rodopi, 1980 ; R. G. Jones, *The Role of Gauvain in medieval french romance*, Thèse Leeds, 1958-1959 ; J. Larmat, « Le personnage de Gauvain dans quelques romans arthuriens des 12e et 13e siècles », *Mélanges A. Lanly*, Nancy, 1980, p. 185-202 ; L. Morin, « Étude du personnage de Gauvain dans six récits médiévaux », *Le Moyen Âge*, 100:3-4, 1994, p. 333-351 ; J. Ribard, «Yvain et Gauvain dans le *Chevalier au lion* », *Le « Chevalier au lion ». Approches d'un chef-d'œuvre*, éd. J. Dufournet, Paris, Champion, 1988, p. 139-152.

[32] Vers 1745 : *ne por amor qu'a celui [=Yvain] [Lunete] ait.*

[33] Vers 4388 : *Et cil [=Yvain] qui molt l'[=Lunete] avoit amee*. Voir aussi les vers 1557, 3638, 3745 et 6685.

[34] Vers 3644-85.

l'échange qu'il a avec la jeune prisonnière dévoile son égocentrisme initial puisqu'il commence par clamer que sa douleur est supérieure à toute autre alors qu'elle doit mourir pendue ou brûlée vive le lendemain[35], lui venir en aide permet à Yvain de ne plus se focaliser sur sa seule souffrance et sa victoire dans le combat qui l'oppose au sénéchal et à ses frères prouve publiquement la loyauté de Lunete :

> « ... onques traïson vers sa dame
> ne fist, ne dist ne ne pansa. » v. 4432-3

Le martellement du vers 4433 par l'outil *ne,* adverbe de négation et conjonction de coordination, semble réduire à néant le moindre de ces soupçons. Or si Lunete n'a pas trahi sa dame en l'incitant à épouser Yvain, cela ne signifie-t-il pas aussi qu'Yvain n'a pas trahi délibérément son épouse en oubliant le délai imparti ?

Joie d'amors qui vient a tart
sanble la vert busche qui art... v. 2521-2

Il a toutefois commis une double faute envers elle : son absence loin de Landuc et son retard ont blessé son épouse dans l'amour qu'elle lui portait, mais ils l'ont également placée dans une situation critique en tant que suzeraine, puisqu'ils l'ont privée de l'appui chevaleresque que son mariage aurait dû lui fournir. C'est pourquoi Yvain s'engage sur une voie qui lui permet à la fois de prouver la constance de l'amour qu'il porte à son épouse et sa détermination à aider toutes les femmes *desconseilliees*. Yvain doit se confronter à la souffrance féminine pour comprendre ce qu'a pu éprouver sa dame sans sa présence à ses côtés[36]. Il doit aussi côtoyer ces belles demoiselles pour découvrir la prééminence de l'amour qu'il lui porte. Le roman ne dit pas si la dame de Landuc apprend un jour qu'il est resté d'une fidélité exemplaire en présence de la dame de Norison que tous souhaitent qu'il épouse ou de la fille du seigneur de *Pesme Aventure* en dépit de sa beauté, de la richesse du fief qu'elle apporte en dot et de l'insistance appuyée de son père[37]. Chrétien affirme en revanche que, sans que son épouse le sache, Yvain ne cesse de lui prouver qu'il pense dorénavant toujours à elle, qu'elle occupe toutes ses pensées, où qu'il se trouve[38]. Elle est devenue *la dame qui avoit/ son cuer, et si ne le*

---

[35] Vers 3601-3
[36] Je ne partage donc pas la lecture proposée par Marie-Noëlle Lefay-Toury qui estime que « toutes ces femmes, pour lesquelles le chevalier déploie tant d'héroïsme, n'ont rien à voir avec Laudine » et donc que « pour la première fois, le *sen* du roman n'est pas lié à la femme, comme dans les trois romans précédents, mais à la seule personne d'Yvain, à son évolution, à son épanouissement » dans « Roman breton et mythes courtois. L'évolution du personnage féminin dans les romans de Chrétien de Troyes », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 15, 1972, p. 193-204 et 283-293 (ici p. 199).
[37] Vers 3239-50, 5468-85, 5693-764.
[38] Vers 4339-40 : *celi que ses cuers voit/ en quel que leu qu'ele onques soit.*

savoit (v. 4577-8) et la casuistique courtoise s'efface devant ce seul rejet externe qui suffit à dire la force de cet amour secret.

Au terme de cet itinéraire chevaleresque, quand Yvain est reconnu l'égal du meilleur chevalier au monde, Gauvain, il réalise enfin que ses faits d'armes détiennent moins de valeur à ses yeux que l'amour. Amour est devenu pour lui essentiel, vital :

> ...messire Yvains, qui sanz retor
> avoit son cuer mis en amor,
> vit bien que durer n'i porroit
> et por amor an fin morroit,
> se sa dame n'avoit merci
> de lui qui se moroit ensi. v. 6501-6

La sacralisation de l'amour s'est opérée. Amour incarne aux yeux d'Yvain une valeur supérieure à toute autre, il connaît à présent ce qu'est la *fin amor,* il est devenu *monseignor Yvain le fin.* Par l'entremise de Lunete qui réussit à briser de ses manœuvres subtiles la prison de rancune où s'était enfermée la dame de Landuc, il se réconcilie pour toujours à son *amie chiere et fine*[39]. La *fin amor* se réalise au sein du couple marié, offrant un nouvel exemple d'« amour courtois conjugal » pour reprendre l'expression utilisée par Anita Guerraud-Jalabert[40], mais cette *fin amor* n'aurait pu exister sans l'intervention de l'amie idéale incarnée par Lunete, que les derniers vers du roman unissent au couple de manière indissociable :

> Or a messire Yvains sa pes,
> et poez croire c'onques mes
> ne fu de nule rien si liez,
> comant qu'il ait esté iriez.
> Molt an est a boen chief venuz,
> qu'il est amez et chier tenuz
> de sa dame et ele de lui.
> Ne li sovient de nul enui,
> que par la joie l'antroblie
> que il a de sa dolce amie.
> Et Lunete rest molt a eise :
> ne li faut chose qui li pleise,
> des qu'ele a fet la pes sanz fin
> de monseignor Yvain le fin
> et de s'amie chiere et fine. v. 6789-6803

L'harmonie rétablie au sein du couple s'exprime grâce aux jeux d'assonances qui viennent redoubler les rimes tout au long de ce passage nommant dans l'ordre Yvain, sa dame, puis

---

[39] Vers 6802-3.

[40] A. Guerreau-Jalabert, « L'amour courtois dans le *Lancelot* de Chrétien », *Amour et chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes*, publ. D. Queruel, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 254.

Lunete, avant de conclure sur Yvain et son amie, comme pour suggérer les liens affectifs qui les rapprochent tous trois et le rôle déterminant joué par la demoiselle dans le destin des héros. Sans cette jeune femme généreuse et avisée, l'amour entre Yvain et sa dame n'aurait pu naître. Sans elle, ils n'auraient pu s'épouser, se réconcilier et parvenir à un niveau supérieur d'intimité affective et sentimentale. Si d'autres romans de Chrétien usent d'intercesseurs aidant opportunément les amants, comme la reine Guenièvre ou Thessala dans *Cligès,* l'*amour* que Lunete porte à Yvain et à sa suzeraine, le dévouement qu'elle leur manifeste, les sacrifices qu'elle est prête à consentir pour eux n'ont pas d'égal dans la littérature médiévale.

Amors... est molt haute chose v. 1397

L'*amour* médiéval prend ainsi dans le roman des formes multiples, de l'attachement du lion à son maître au compagnonnage guerrier, en passant par l'amitié hétérosexuelle et la passion amoureuse. Mieux encore, Chrétien montre avec une finesse psychologique indéniable que cet *amor* n'est pas un sentiment figé, mais qu'il évolue et qu'il est susceptible d'une certaine réversibilité puisqu'il peut se changer en haine avant de redevenir amour, comme en témoigne l'amitié entre Yvain et Gauvain, qui se haïssent momentanément lorsqu'un duel les oppose incognito à la cour d'Arthur[41]. Le lecteur contemporain ne perçoit sans doute pas de prime abord la nécessité dramatique de ce long débat d'une centaine de vers fondé sur la psychomachie d'*Amors* et de *Haïne* qui tente d'expliquer comment un même cœur peut éprouver simultanément deux sentiments si opposés. Non seulement il retarde par des considérations abstraites le dernier exploit du héros, son duel contre Gauvain, mais il semblerait facile de clore la question en arguant que seul l'incognito de leur adversaire fait cohabiter l'amour et la haine dans le cœur de ces deux chevaliers.

Il est pourtant évident que Gauvain et Yvain ne sont pas les seuls personnages du roman à ressentir ces deux sentiments opposés à l'égard d'un *autre* que les circonstances ou un défaut de connaissance rendent étranger. L'un des intérêts de ce passage est de rejouer en creux les sentiments de la dame de Landuc pour Yvain. Elle a commencé par haïr le meurtrier d'Esclados, puis elle a aimé le chevalier dont les prouesses surpassaient celles de tous les autres et lui

[41] Vers 6015-6034. Dans « Love and Hate in *Yvain* », *Modernité au Moyen Âge : le défi du passé*, éd. Brigitte Cazelles et Charles Méla, Genève, Droz (Recherches et rencontres, 1), 1990, p. 249-262, René Girard propose de déceler dans ce combat la rivalité mimétique entre deux hommes incarnant l'idéal chevaleresque le plus élevé, mais il me semble qu'à ce stade du roman, il y a fort longtemps qu'Yvain a prouvé à l'auditoire et au lecteur sa suprématie sur Gauvain en suppléant à ses défections répétées. Jacques Ribard, quant à lui, propose une interprétation symbolique et christique de cet affrontement dans « Yvain et Gauvain dans le *Chevalier au lion* », *Le Chevalier au lion. Approches..., op. cit.,* p. 139-152.

permettaient de protéger son royaume. Elle a ensuite haï Yvain pour l'avoir trahie, avant d'éprouver assez d'admiration à l'égard du chevalier au lion capable de terrasser un géant et de sauver Lunete dans un combat à un contre trois pour s'engager à le réconcilier avec sa dame, en ignorant qu'elle ne faisait qu'un avec elle. Les sentiments éprouvés par la dame de Landuc à l'égard d'Yvain semblent ainsi à l'image même de la fontaine de son domaine alliant le chaud et le froid, la beauté enchanteresse du chant des oiseaux et le déchaînement effroyable des éléments au moment de la tempête.

La correspondance ainsi tissée entre ces deux couples confrontés à la mutabilité des sentiments, Yvain et son épouse, Yvain et Gauvain[42], invite d'ailleurs à interroger la haine dont la dame menace son oublieux mari[43]. L'inimitié de Gauvain et Yvain est un antagonisme de façade qui n'enlève rien à l'affection profonde qu'ils se portent, tapie au fond de leur cœur comme dans un logis aux pièces multiples. Ne trouve-t-on pas la même ostentation dans la rancœur de la dame à l'égard de son époux ? N'a-t-elle pas, elle aussi, continué à l'aimer au fond d'elle-même en dépit de la froideur qu'elle affiche ? La messagère de Landuc ne dit pas à Yvain que sa dame ne l'aime plus, mais qu'elle ne se soucie plus de lui :

> Yvain, n'a mes cure de toi
> ma dame... v. 2769-2770

Certes, cette déclaration pourrait renvoyer à une forme d'indifférence plus douloureuse encore pour le héros que la haine, mais dans le contexte évoquant les jours passés par la dame à attendre anxieusement le retour de son mari, la négation de la locution verbale *avoir cure* pourrait aussi signifier qu'elle a désormais décidé de ne plus consacrer ses pensées À l'image de l'aversion que Gauvain éprouve pour l'adversaire qu'il ne reconnaît pas, sa haine ne reposait-elle pas seulement sur une erreur d'appréciation portant sur l'être véritable d'Yvain ? Elle l'a haï en croyant qu'il l'avait délibérément trahie, mais au fond d'elle, a-t-elle vraiment cessé de l'aimer ?

Le personnage incarné par cette dame possède un statut à part dans le *Chevalier au lion* et dans l'œuvre du poète champenois. Elle est la seule à n'être pas pourvue d'un nom, à la différence d'Enide, Soredamor, Fénice, Guenièvre ou Blanchefleur[44]. Elle occupe dans l'intrigue une place et un rôle parfois jugés mineurs, ou du moins fort secondaires[45]. On lui

---

[42] Sur la figure du couple dans le roman, voir F. Suard, « Les figures du couple dans le *Chevalier au lion* », *Lorraine vivante, Hommage à Jean Lanher*, Nancy, 1993, p. 455-460.

[43] Voir les vers 2566-2568 : *Mes l'amors devanra haïne,/ que j'ai en vos, toz an soiez/ seürs, se vos trespassïez/ le terme que je vos dirai.*

[44] Sur les vers 2152-2155, leurs variantes et leur analyse, voir l'introduction de mon édition p. 56-58.

[45] Voir M.-N. Lefay-Toury, « Roman breton et mythes courtois... », *op. cit*, p. 198 : « La place de ce personnage est effectivement très mince [...] Quant à son rôle, il n'est guère plus important ».

reproche à la fois sa versatilité et son inflexibilité, deux défauts pourtant contradictoires. Au mieux, on remarque qu'elle n'est pas « la plus flattée, ni la plus aimable » des héroïnes de Chrétien de Troyes[46]. Au pire, on l'accuse d'être « dure et cruelle » envers Yvain ou de manquer de générosité d'âme[47]. Souvent on la soupçonne d'avoir épousé le protagoniste par intérêt plus que par amour, et le pardon qu'elle lui accorde sous la contrainte à la fin du roman paraît, lui aussi, entacher du soupçon la valeur de ses sentiments.

Peut-on accuser la dame de Landuc d'une versatilité qu'expliquerait son ascendance féerique, son personnage inspiré des fées impérieuses si bien analysé par Laurence Harf[48] ? A-t-elle aimé Esclados[49] pour mieux l'oublier trois jours à peine après sa mort, et aimé Yvain pour mieux le haïr ensuite ? Son remariage rapide a semblé si suspect que certains ont voulu reconnaître dans cet épisode un schéma de fabliaux dérivé du conte de la matrone d'Éphèse[50]. La dame de Landuc serait-elle donc passée d'un amour à l'autre ? C'est en tout cas ce que suggèrent son deuil spectaculaire et sa volonté de se laisser mourir pour rejoindre le disparu.

La seule et unique remarque évoquant son amour pour Esclados se trouve dans un discours d'Yvain :

« ... ce qu'ele amoit li ai mort. » v. 1460

Mais Yvain est-il objectif ? Est-il bien informé ? Mentionner l'amour de la dame pour Esclados ne lui permet-il pas de susciter un nouvel obstacle au sentiment qu'il lui porte afin de parfaire son rôle d'amant infortuné ? Mais regrette-t-elle l'homme qu'elle aimait ou le défenseur de la fontaine ? Ressent-elle une perte qui la prive de l'objet de son affection ou du chevalier dont les prouesses assuraient la sécurité de son fief ?

Rien dans le discours prononcé par la dame au moment de son deuil ne laisse transparaître un attachement sentimental à Esclados. Jamais elle ne lui donne le nom d'*ami*, toujours celui

---

[46] Voir J. Frappier, *Étude sur Yvain..., op. cit.*, p. 150.

[47] Voir J. Frappier, *Étude sur Yvain..., op. cit.*, p. 154 et M.-N. Lefay-Toury, « Roman breton et mythes courtois... », *op. cit*, p. 199 : « Peut-être est-ce la rencontre de deux générosités égales, celle de l'homme et de l'animal, qui porte cette puissance pathétique. La femme, Laudine en particulier, n'avait sans doute pas, pour Chrétien, l'âme assez généreuse pour aider l'étincelle à se produire. »

[48] Voir L. Harf-Lancner, « *Le Chevalier au lion*, un conte morganien », *Bien dire et bien aprandre*, 7, 1989, p. 107-116.

[49] C'est par exemple le point de vue défendu par Philippe Ménard, « Rires et sourires dans le roman du *Chevalier au lion* », *Le Chevalier au lion. Approches d'un chef d'œuvre, op. cit.,* p. 18 : « Au départ Laudine éprouve un vif attachement pour son mari. » C'est aussi celui de René Girard (dans « Love and Hate in *Yvain* », *op. cit.*, p. 249-262) qui estime que la dame aimait véritablement Esclados et déplace cet amour sur le meurtrier de son époux selon la logique du désir mimétique.

[50] Voir F. Pommel dans « L'effet de miroir... » en ligne https://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/cetm/MYVAIN.htm. Les liens possibles de cet épisode avec l'histoire de Didon et Énée et celle de Jocaste et Œdipe ont par ailleurs été souvent signalés. Voir par exemple M. Glasser, « Mariage and the use of force in *Yvain* », *Romania,* 108, 1987, p. 484-502 et plus particulièrement p. 488.

de *seignor*, certainement pris dans le double sens de « suzerain » et de « mari », comme aux vers 1206-7 :

> ... « mon boen seignor ?
> Boen ? Voire le meillor des buens ! »

Dans ses échanges avec Lunete, il est toujours question de la valeur chevaleresque d'Esclados, le *boen seignor* capable de défendre la fontaine[51], jamais de la tendresse que se portaient les époux. Et quand la dame est seule, elle s'interroge pour savoir s'il serait possible de trouver un *meillor chevalier* que lui, non pas un meilleur *ami* :

> Molt volsist bien avoir seü
> comant ele poïst prover
> qu'an porroit chevalier trover
> meillor c'onques ne fu ses sire. v. 1658-61

Rien dans tout cela n'induit des sentiments de la dame à l'égard de son époux, conception moderne d'ailleurs, plaquée sur le texte médiéval, car les historiens du Moyen Âge pourront confirmer que les mariages médiévaux n'étaient pas, dans la grande majorité des cas, des mariages d'amour, mais obéissaient à des impératifs politiques et économiques[52]. Dans cette perspective, le fait que la dame soit réconfortée à l'idée de trouver un nouveau gardien pour sa fontaine n'implique pas sa versatilité affective. Cela prouve ses qualités de suzeraine se préoccupant du bien-être de ses sujets – il faut un défenseur, aucun de ses chevaliers n'est capable d'assumer cette tâche.

Selon moi, la dame a découvert le sentiment amoureux en entendant parler des prouesses d'Yvain. Certes, elle admirait les qualités chevaleresques d'Esclados et lui était reconnaissante de protéger son fief, mais elle n'ouvre son cœur à l'amour qu'avec le fils du roi Urien, ce chevalier dont elle s'éprend avant même de l'avoir rencontré dans une singulière réécriture de *l'amour de lohn* des troubadours[53]. Séduite par sa suprématie chevaleresque, elle s'enflamme seule en pensant à lui :

> Et par li meïsmes s'alume
> ensi come li feus qui fume
> tant que la flame s'i est mise,
> que nus ne la soufle n'atise. v. 1779-82

---

[51] Vers 1608.

[52] Voir entre autres G. Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, 1981.

[53] Je ne partage donc pas l'analyse défendue par Philippe Ménard dans « Rires et sourires... », *op. cit.,* p. 19 : « Il est évident que l'amour n'est pas premier ici. Il surgit après coup, après la prise de conscience de la nécessité de se remarier. » À mes yeux, la dame commence par s'éprendre d'Yvain, séduite par sa suprématie chevaleresque, puis trouve une justification à son amour dans ses devoirs de suzeraine.

Quand il est mis en sa présence, elle prend soin d'exiger qu'il s'engage à défendre sa fontaine pour elle, argument majeur en faveur du mariage puisqu'il arrive à la toute fin du dialogue entre les amants :

> Et oserïez vos enprandre
> por moi ma fontainne a desfandre ?
> – Oïl, voir, dame, vers toz homes.
> – Sachiez donc, bien acordé somes. » v. 2035-7

Mais elle l'épouse car :

> Amors a feire li comande
> ce don los et consoil demande. v. 2141-2

Chrétien de Troyes est avare de détails concernant son héroïne et il ne faut pas négliger ces vers qui prouvent que c'est une dame amoureuse qui épouse Yvain et se plie aux commandements d'Amour à la manière d'une *fine amie*.

D'autres détails prouvent non seulement la sincérité du sentiment qu'elle lui porte, mais encore le fait qu'elle n'a jamais aimé quiconque avant lui. Elle lui confie un anneau qu'elle n'avait encore donné à aucun homme et le lui confie *par amors* :

> « ...einz mes a chevalier
> ne le vos prester ne baillier,
> mes par amors le vos doing gié. » v. 2613-5

Tout dans ces vers insiste sur la nouveauté radicale de ce don, les deux adverbes *einz* et *mes,* les infinitifs *prester* et *baillier* niés dans la périphrase modale volitive s'opposant au verbe *donner* conjugué, lui, à la première personne du présent. La dame se refusait jusqu'alors à seulement prêter cet anneau à un chevalier. Elle le donne à présent par amour à son époux – du moins pour un temps. Plus loin, on apprend qu'en son absence, elle a gravé chaque jour sur le mur de sa chambre le temps qui la séparait de son retour :

> « Ma dame en sa chanbre poinz a
> trestoz les jorz et toz les tans. » v. 2756-7

La tapisserie de Pénélope attendant le retour d'Ulysse cède ici la place à ces signes peints ou sculptés dans la pierre destinés à la fois à mesurer l'écoulement du temps et à matérialiser la réalité de son attachement. Enfin, en dépit des menaces qu'elle avait proférées de changer son amour en haine si son époux outrepassait le délai d'un an qu'elle a fixé à son retour, elle attend quelques mois avant de dépêcher une messagère à la cour d'Arthur, de huit jours après la saint Jean le 21 juin à la mi août (v. 2681). La convergence de tous ces détails me paraît corroborer l'image d'une dame sincèrement éprise pour la première fois de son existence. On l'accuse

parfois de déroger à la conduite d'une amie courtoise en retournant contre elle les propos qu'elle tient au chevalier au lion qui vient de remporter le duel contre le sénéchal et ses frères :

> « Ne tieng mie por tres cortoise
> la dame qui mal cuer vos porte.
> Ne deüst pas veher sa porte
> a chevalier de vostre pris. » v. 4588-91

On a beau jeu alors de dire que, sans le savoir, la dame critique son propre comportement et une inflexibilité qui l'excluent du monde des *amies* parfaites. Mais c'est oublier ce qu'elle ajoute immédiatement au vers 4592 : *se trop n'eüst vers li mespris* « à moins qu'il n'ait commis une très grave faute envers elle ». Or Yvain a commis une faute grave à son égard[54].

Elle s'est sincèrement et passionnément éprise de lui. Elle lui a fait don de son cœur et de son fief. Mais en la quittant quelques semaines après le mariage, il a laissé son domaine sans défenseur pendant plus de quatorze mois et l'a exposée avec insouciance à toutes les exactions possibles. On n'a peut-être pas assez insisté jusqu'à présent sur le fait que lorsqu'Yvain oublie le terme fixé, elle est en droit de douter de l'amour qu'il éprouve pour elle et que, surtout, elle en doute encore à la fin du roman. La preuve en est qu'elle le présente comme *celui qui ne [l]'ainme ne prise* au vers 6752. Voilà pourquoi elle refusait jusque-là de lui pardonner. Il ne s'agissait pas d'inflexibilité, d'orgueil ou d'entêtement. Elle était persuadée qu'il ne nourrissait pas de sentiment pour elle, qu'elle n'était pour lui qu'une passade, qu'une amourette sans conséquence, et ce n'est pas l'attitude de Gauvain envers Lunete qui pouvait apaiser ses doutes quant à la constance affective des chevaliers de la Table Ronde.

La réaction de la dame de Landuc face au manquement d'Yvain n'était pas due à l'inflexibilité de son amour-propre, mais à une blessure d'amour qu'elle ressent aussi intensément qu'une mise à mort. Je crois qu'il ne faut pas mésestimer l'importance des paroles de la messagère quand elle déclare au vers 2744 : *Messire Yvains la dame a morte*. Il ne s'agit pas de la métaphore éculée d'Amour blessant à mort l'amante. La dame a réellement failli mourir en croyant aimer un homme qui ne l'aimait pas en retour, tout comme Yvain a failli perdre la raison à l'idée d'avoir perdu l'amour de sa dame à jamais. Il faut alors toute l'habileté de Lunete pour que sa maîtresse soit contrainte d'accorder son pardon à Yvain alors qu'elle doute encore de son amour. On notera néanmoins que la dame de Landuc paraît presque soulagée de pouvoir oublier la faute commise par son époux envers elle : elle présente le comportement de ce dernier comme *ce don [ele] ne voe[t] ore apprendre/ ne ne [li] chaut del*

[54] C'est également l'analyse de Faith Lyons « Sentiment et rhétorique dans l'*Yvain* », *Romania*, 83, 1962, p. 370-377 : « Il y a chez la dame une peur très légitime, une réserve très compréhensible, devant le manquement de l'ami à la parole donnée » (ici p. 377).

recorder [v. 6764-5], « ce dont [elle] ne veu[t] désormais plus entendre parler/ et dont le souvenir ne [lui] importe guère. » Selon moi, si elle veut rayer ce moment de crise conjugale de sa mémoire, ce n'est pas par indifférence, mais au contraire parce qu'il est trop douloureux encore pour qu'elle puisse s'y confronter sans souffrir.

Si l'on ne tient pas assez compte de l'ascendance féérique de la dame qui justifie à elle seule ses sautes d'humeur et la domination qu'elle entend exercer sur autrui[55], on blâmera sans doute sa propension à la colère ou son manque de sagesse et de discernement[56]. Si l'on minore l'impartialité à laquelle une suzeraine était tenue à l'égard de ses sujets, on la jugera certainement coupable d'avoir laissé son sénéchal accuser Lunete de trahison et d'avoir permis son emprisonnement. Mais à mes yeux, on ne peut reprocher à l'héroïne de ne pas aimer Yvain alors que son personnage est l'illustration même de tous les excès de la passion amoureuse. Certains lui préféreront peut-être le fantasme masculin qu'incarne la douce Enide obéissant en tous points aux décisions de son mari. Mais devoir gérer seule un fief soumis à une coutume magique au cœur de Brocéliande exige d'une dame une autre force de caractère. Il est d'ailleurs significatif que Chrétien de Troyes ait voulu que ce personnage féminin soit aimé jusqu'à la folie par son héros. La dame de Landuc illustre la fascination que suscite chez un homme une femme aussi forte et passionnée que fragile.

Le couple formé par Yvain et sa dame incarne ainsi les excès dans lesquels l'amour peut plonger. Au terme des épreuves qu'ils traversent, la folie, la négligence, l'oubli, le doute, la rancune, ils parviennent à accéder à une *fin amor,* un amour parfait, une fois que chacun d'eux a triomphé de ses démons intérieurs, leur *pesme aventure* à tous deux. Cette *fin amor* n'a rien d'évident ni de facile, elle apparaît au bout d'un chemin de souffrances, mais contrairement à ce que Lancelot, le parangon de l'amour courtois pourrait faire croire, la *fin amor* s'offre aussi parfois à un couple faillible, un chevalier préférant les faits d'armes à l'amour, privilégiant le compagnonnage guerrier à la compagnie de sa dame, une femme au cœur trop ardent pour parvenir à pardonner. Chrétien suggère à son auditoire que la perfection amoureuse peut s'apprendre et s'acquérir si le couple s'engage dans cette voie du perfectionnement, mais encore s'il possède à ses côtés une amie sûre et dévouée, incarnation d'une autre *fin amor,* l'amitié

[55] Voir J. Frappier, *Étude sur Yvain..., op. cit.,* p. 73 : « À bien des égards, la conduite versatile et impérieuse de Laudine est celle d'une maîtresse féerique si fréquente dans les lais et les romans bretons. »

[56] On songe aux paroles que lui adresse Lunete v. 1652-4 : *« Bien i pert que vos estes fame/ qui se corroce, quant ele ot/ nelui qui bien feire li lot ! »* et à la condamnation de son comportement par le narrateur lui-même aux vers 1642-6 : *mes une folie a en soi/ que les autres fames i ont./ Trestotes a bien pres le font,/ que de lor folie s'ancusent/ et ce qu'eles voelent refusent*.

parfaite. Illustrer la progression sentimentale d'Yvain et de sa dame vers cet amour parfait, c'est suggérer que l'âge d'or de la perfection amoureuse n'est pas seulement une époque révolue mais qu'il pourrait constituer un futur possible pour les contemporains de Chrétien comme pour le lecteur moderne[57]. C'est du moins ce qu'on aimerait croire, car tout bien considéré, la *fin amor* ne semble pouvoir se réaliser que dans un domaine isolé de la cour d'Arthur par la frontière liquide que constitue sa fontaine magique : aux yeux du poète champenois, le parfait amour existe peut-être uniquement dans l'Autre Monde de la *merveille* et de la fiction littéraire.

Corinne Pierreville
Université Jean Moulin-Lyon 3
CIHAM-UMR 5648

[57] Je rejoindrais alors la conclusion formulée par A. Corbellari, « Âge d'or et sentiment du progrès... », *op. cit.,* p. 11, § 21 : « loin de se livrer, comme les auteurs de l'Antiquité (qu'il espère explicitement mettre au rancard), à la *laudatio tempor acti*, à l'éloge morose du temps passé, il [= Chrétien de Troyes] montre que l'âge d'or est à la fois l'origine et le but. Si les chevaliers arthuriens l'ont réalisé, c'est qu'il n'est pas utopique de vouloir le faire advenir. »